

**Michael PALMER, *Quels mots pour le dire ? Correspondants de guerre, journalistes et historiens face aux conflits yougoslaves.***  
Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Communication et civilisation, 2003, 232 p.

Comment fut saisie, présentée, narrée et portée à connaissance et compréhension plus d'une décennie de conflits d'une parcelle du monde qui, jusqu'à son entrée dans le sacro-saint agenda médiatique des transnationales de l'information en Occident, fut timidement médiatisée ? Telle pourrait être résumée la question posée par Michael Palmer dans son ouvrage *Quels mots pour le dire ?* qui propose un éclairage sur la couverture des crises yougoslaves, s'étendant de 1989 à 2002, par la mise en lumière de la pluralité d'acteurs et de facteurs influant sur la rédaction de la copie médiatique, en l'occurrence anglaise, nord-américaine et française. Autrement dit, malgré ce que le titre laisserait entrevoir, le lecteur ne doit pas tant s'attendre à une approche linguistique qu'à la divulgation des étapes et raisonnements de la construction des messages, et donc des représentations, des troubles yougoslaves vus par des journalistes et des correspondants de guerre originaires de pays étrangers aux conflits.

Mêlée aux divers contingents et acteurs, l'interrogation formulée dans le titre renvoie à la notion de choix. Elle est le fil conducteur d'une démarche scientifique qui privilégie les phases rédactionnelles et techniques se déroulant tant en amont de la couverture que lors de la couverture. En effet, gardant à l'esprit – et le rappelant au lecteur en tant que mise en bouche de ses prochaines parutions (voir *infra*) – que l'analyse de messages implique la prise en compte d'un dispositif incluant énonciateur(s), relais/diffuseur(s) et récepteurs hétérogènes, Michael Palmer ne se limite pas à un corpus presse qui fut transmis au public, mais observe et décortique les phases d'élaboration de celui-ci en intégrant les agences d'information. En d'autres termes, le chercheur a pour pilier de sa méthodologie l'immersion dans le monde des agences – Reuters et AFP – en y découvrant leurs logiques et politiques grâce à un accès aux archives qui permet de sonder la copie agencière et de naviguer sur

les sites intranet relatifs aux contrôles des productions des correspondants, examens de ces dernières concernant autant la qualité de l'incise événementielle que l'angle retenu et l'impact potentiel. L'auteur s'attache principalement aux productions du correspondant Kurt Schork afin d'introduire les décisions fonctionnant comme directives du traitement médiatique d'une production sérielle, et opte pour un élargissement du corpus : il inscrit dans sa réflexion les paramètres intimement liés aux configurations d'une « géo-information » dans la mesure où « "le cas yougoslave" [...] exemplifie le *modus operandi* des journalistes ayant à produire dans l'urgence un matériau pour les différents publics et marchés de la communication-monde. Les acteurs transnationaux de l'information – en l'occurrence les agences – sont un lieu d'observation des liens entre "géo-information, géopolitique, géo-économie, géo-finance, géo-média" ainsi que les "textes" – pluri-langues, multi-signes – qui en sont l'expression » (p. 57).

À cela s'ajoutent des caractères relatifs à l'urgence qui intervient à divers niveaux de la couverture. Cela peut être l'urgence à appréhender l'événement qui contraint journalistes et correspondants à rechercher des repères culturels pour assurer une retranscription aboutissant à une compréhension immédiate par l'extérieur ; cette quête de clarté entraîne le jalonnement de la copie médiatique de marqueurs, lieux communs, codes et références puisés dans la culture générale de la société visée et non de celle concernée par les problèmes. L'urgence peut également consister à préserver la bonne réputation des journalistes par des prestations et performances meilleures que celles de la concurrence. Dans ce contexte, rapidité et renouvellement d'angle (de l'horreur à l'humain, l'affect) sont des critères valorisés. En conséquence, la fidélité ou la justesse de compréhension ne sont pas toujours de mise, et ce, malgré les meilleures intentions du monde : « Débats professionnels anciens : le choix de l'énoncé, l'angle de la grille d'interprétation – ce cadre qui se veut à la fois recherche d'intégration des derniers rebondissements connus et élément de

compréhension de ce qui pourrait advenir – reflète toujours cette interprétation biaisée, une glose, quelle que soit la sincérité de celui qui les produits... Ces gloses sont tout autant culturelles, qu'idéologiques, voire tout "simplement" professionnelles. On peut être à la fois sincère, professionnel, honnête et "ouvrier idéologique" aux États-Unis comme en Yougoslavie » (p. 204). Le poids de cet engrenage rédactionnel et langagier de l'urgence est souvent discuté par les protagonistes des événements, après coup, par le biais d'ouvrages. En guise de troisième et dernier pan de son corpus, Michael Palmer a donc logiquement incorporé certaines contributions livrées par des historiens de « l'espace yougoslave », des hommes politiques ou des militaires qui évoquent l'attitude et les écrits des journalistes. Il a aussi ajouté des ouvrages – autoréflexifs – de journalistes dont l'analyse permet au chercheur de dessiner un bel essai sur le paradoxe du comportement et des sentiments des journalistes qui s'expriment dans l'urgence de l'actualité, uniquement par des règles imposées, inculquées et rigoureusement administrées : « Comment dire l'indicible ? Les journalistes [...] exposent l'ambiguïté de leur métier ; ils se sentent désemparés par l'horreur éprouvée devant ce qu'ils voient ou apprennent, mais sont formés pour le dire selon des techniques d'écriture qui sont autant de règles d'or des manuels de rédaction des divers *stylebooks* des agences et autres grands médias » (p. 118).

Le lecteur ne peut qu'être conquis par cette publication qui, avec subtilité, mêle coulisses et résultats publics, version initiale et finale de la copie, mécaniques de l'ombre et de la lumière et écrits de l'urgence avec ceux de l'autoréflexion et du recul en faveur d'une analyse des plus intéressantes à parcourir. En outre, l'ouvrage se distingue par une argumentation documentée, précise, d'autant qu'elle est enrichie par le souci du détail inhérent à l'auteur, donnant lieu à un constat douloureux et loin d'être clos quant à l'écriture journalistique : « Dire et montrer l'atrocité, si possible et si il le faut, et si possible avant autrui, fait l'objet de tant de décisions rédactionnelles à tout instant, que bien des journalistes, tout comme et avec d'autres

temporalités, les historiens, sont fort conscients que face à de si nombreuses stratégies de désinformation, de mésinformation, de propagande et de relations publiques généralisées, leur information professionnelle alliée à la confusion de l'urgence sert parfois de demi assurance à une part de la vérité » (p. 206).

Ainsi, au cœur de la sphère scientifique, Michael Palmer réitère-t-il son habitude à parcourir le versant de la production des textes plutôt que de se laisser glisser sur celui des analyses de réception de ces derniers. Cependant, ces deux aspects ne s'annulent pas forcément. En offrant un équipement méthodologique pour approcher les techniques rédactionnelles, l'auteur laisse le lecteur rêver à une étude associant l'analyse des normes et du formatage de la copie agencière aux études de réception des publications presse concernant les guerres en Yougoslavie. Pour qui connaît un tant soit peu les travaux de Michael Palmer, il apparaît légitime que *Quels mots pour le dire ?* apparaisse comme la cristallisation – et le développement – d'un pan des recherches de l'auteur (voir « "L'Apothéose now" ou le discours de Reuters lors de l'intervention de l'OTAN », pp. 213-226, in : Mathien M., dir., *L'information dans les conflits armés. Du golfe au Kosovo*, Paris, Éd. L'Harmattan, 2001 ; « L'historien de l'information et les journalistes occidentaux en ex-Yougoslavie », *Questions de communication*, « Les médias et les guerres en ex-Yougoslavie. Débats, théories, méthodes », 1, pp. 81-96, 2002). Mais, à ce niveau d'aboutissement, des commentaires pourraient se voir mêlés à des examens s'intéressant à l'impact généré par le regard de la presse. Ceci afin de dresser un état des lieux prenant en compte le destinataire dans toute sa complexité. Quand bien même, dans la définition de la copie médiatique, une pléthore de facteurs prime sur les attentes du public, ce dernier n'en reste pas moins le principal intéressé et visé. L'auteur décrypte le cheminement des écrits, depuis une première version jusqu'aux « retouches » et à la diffusion. Mais, dans cette phase, l'absence d'accueil dans l'espace public laisse entendre qu'une future livraison sera consacrée à ce sujet.

Enfin, signalons que *Quels mots pour le dire ?* constitue le premier volet d'un triptyque dont les deux tomes suivants, *L'information au fil des millénaires : l'agencement de l'urgence* et *Médias, discours, USA : de la communication en Amérique* examineront respectivement l'évolution de l'information au cours des siècles et le regard nord-américain porté sur elle.

**Jonathan Haudot**

CREM, université Paul Verlaine-Metz  
jonathan.haudot@voila.fr

**Pierre Bourdieu & les médias.**

Paris, Éd. L'Harmattan/INA, coll. Les médias en actes, 2004, 161 p.

Le mouvement de grève de décembre 1995, le fameux *Arrêt sur image* (La Cinquième) de janvier 1996 autour de Pierre Bourdieu et la parution en décembre de la même année d'un non moins célèbre petit livre rouge intitulé *Sur la télévision, suivi de L'emprise du journalisme* (Paris, Éd. Liber/Raisons d'agir, 1996) sont autant d'événements qui ont placé sous le signe de la polémique les relations entre le sociologue et les médias. Le mérite des VIII<sup>e</sup> Rencontres INA-Sorbonne du 15 mars 2003 – dont *Pierre Bourdieu & les médias* constitue la retranscription intégrale – est de rattacher, au-delà de ces tensions, l'intervention de Pierre Bourdieu à une problématique plus essentielle, celle de l'existence même d'une analyse critique – sur les médias et dans les médias – qui ne soit pas systématiquement condamnée ou au mieux caricaturée avec condescendance par une petite troupe d'élite de journalistes et d'intellectuels médiatiques.

Trois thématiques gouvernent l'organisation de l'ouvrage. La première, intitulée « Pierre Bourdieu sociologue des médias » – qui est de loin la plus dense –, fait figure de mise au point : ni débat contradictoire sur la postérité intellectuelle du sociologue, ni relecture critique de ses outils conceptuels, mais – bien plus qu'un simple hommage – la reconnaissance de sa contribution spécifique à l'analyse scientifique des médias. Les sociologues Érik Neveu et Patrick Champagne et l'historien Roger Chartier reviennent ainsi sur les

instruments de pensée de Pierre Bourdieu à travers trois livres : *La culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre* de Richard Hoggart, dans sa traduction française dans la collection « Le sens commun » dirigée par Pierre Bourdieu (Paris, Éd. de Minuit, 1970), *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* (Paris, Éd. du Seuil, 1992) et, bien évidemment, *Sur la télévision, suivi de L'Emprise du journalisme* ; les deux premiers posant la trame conceptuelle de la sociologie bourdieusienne de la culture et apportant, en quelque sorte, les pièces justificatives manquantes aux propositions relatives au champ journalistique qu'il formule dans le troisième – propositions, concède Pierre Bourdieu lui-même, « de l'ordre du constat désagréable » (p. 9). *La culture du pauvre* permet de formuler trois types d'observations : d'abord, explique Érik Neveu, en prenant l'initiative de cette traduction il y a presque trente ans, Pierre Bourdieu a permis au public francophone de penser la réception en tant qu'élément d'un rapport social et, partant, les médias comme une « réalité contradictoire » où coexistent récepteurs actifs, « contenus idéologiques et potentiel d'influence » (p. 30). Ensuite, parce qu'il n'évoque que le lien existant entre les œuvres produites et l'espace public qui les reçoit, cet ouvrage sert de référence pour prendre la mesure du chemin parcouru par Pierre Bourdieu : évoquant en effet le travail de la revue *Actes de la recherche en sciences sociales*, Érik Neveu affirme que le sociologue « appartient au nombre, très restreint, des chercheurs [...] qui se sont employés efficacement à prendre en compte les trois dimensions » : le champ de production, les œuvres et la réception (p. 27). Enfin, par son « confort littéraire de lecture », *La culture du pauvre* répond, de manière exemplaire, à l'une des préoccupations majeures de Pierre Bourdieu : mettre une sociologie « qui se veut libératrice » (p. 31) à la disposition du plus grand nombre. Le deuxième ouvrage présenté, *Les Règles de l'art* (1992), est d'une toute autre nature : son auteur s'y propose de déterminer les structurations spécifiques des champs de production culturels – littéraires et artistiques – et de comprendre